

Le lecture impuni : 3. Sans bruit

Robert Lévesque

Volume 50, numéro 4 (286), décembre 2009

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/63785ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Lévesque, R. (2009). Le lecture impuni : 3. Sans bruit. *Liberté*, 50(4), 119–123.

3. SANS BRUIT

Vincent Van Gogh, *Lettres à Van Rappard*, Paris, Grasset,
coll. « Les cahiers rouges », 2009, 243 p.

Honoré de Balzac, *Illusions perdues dans La comédie humaine*,
tome I, Paris, Omnibus, 1999 [1837-1843], 1076 p.

Honoré de Balzac, *Le chef-d'œuvre inconnu dans La comédie humaine*, tome IV, Paris, Omnibus, 1999 [1831], 1078 p.

On n'imagine pas Vincent Van Gogh déambulant un livre glissé sous le bras ou tenu dans la main, encore moins l'imagine-t-on en train de lire, saisi dans la pose qui s'impose dès que l'on se met à penser par exemple au prince étudiant d'Elseneur (*Hamlet n'est pas sans un livre...*) ou à Proust dans son lit, le nez plongé dans du Ruskin (pour tantôt le traduire avec l'aide indispensable de sa mère bilingue) ; non, Van Gogh, on ne le voit, lorsqu'on pense à lui, qu'avec un attirail de peintre, son bastringue de rapin, dehors, seul, effarouché ; pourtant ce fils de pasteur calviniste lisait, et beaucoup. Sait-on, a-t-on oublié qu'il fut un temps commis de librairie à Londres ?

Van Gogh avait à peu près tout lu Balzac, du moins avait-il l'intention ferme et maintes fois mentionnée dans ses lettres de lire *l'œuvre complète* de l'auteur de *La comédie humaine* pour la connaître vraiment, seule façon, insiste-t-il, de *comprendre une œuvre*, de respecter

la littérature. Lire tout Balzac. Tout Dickens. Comme il aurait tant souhaité, écrit-il à Van Rappard en 1882 : « Ah ! voir tout de Frans Hals et de Rembrandt ! » Selon lui, on ne connaît pas un artiste sans cela : la fréquentation de sa *totale*. Aurait-il lu tout Proust s'il avait vécu très vieux ? Il aurait fallu que le peintre des *Mangeurs de pommes de terre*, mort à 37 ans en 1890, *suicidé de la société*, atteigne l'âge de 74 ans — le double de sa vie — pour avoir pu lire l'ensemble de la *Recherche*, mais l'univers proustien (si radicalement contraire au sien) l'aurait sans doute effrayé, et fait vomir...

À plusieurs reprises, dans ces 58 lettres destinées au peintre Anthon Van Rappard que Grasset publie à nouveau (la première fois, c'était en 1950 à l'enseigne aujourd'hui disparue des éditions Grasset & Fasquelle), Van Gogh revient sur Balzac et sur Dickens, mais Balzac surtout, qu'il crut longtemps au-dessus de tous (« Je croyais que Balzac se trouvait seul, mais je m'aperçois qu'il a des successeurs », écrira-t-il après avoir entamé la lecture de l'œuvre de Zola, *L'assommoir*, *Nana*, les premiers *Rougon-Macquart*). Pour lui, avec Balzac et Dickens, il s'agissait bel et bien d'écrivains « étonnamment plastiques », écrit-il, autrement dit des *peintres* dont l'œuvre écrite est aussi puissante que celle d'un dessinateur, d'un illustrateur, d'un graveur, d'un peintre. Il rappelle à Van Rappard que Dickens employait parfois, son travail fait, l'expression : *I have sketched....*, j'ai crayonné... Comme Mallarmé, dans ses *Crayonné au théâtre*, qui tentait de saisir l'intemporalité de l'Hamlet au livre ouvert de Mounet-Sully...

Honoré de Balzac, pour Van Gogh, était un écrivain à la fois proche et lointain. L'immense écrivain meurt à Paris en 1850, alors que lui, Vincent, viendra au monde à Groot-Zundert dans le Brabant-Septentrional en 1853. Ils ne sont donc pas contemporains mais contigus, si l'on peut dire. Ils ne sont pas concitoyens, mais consécutifs. Van Gogh est en quelque sorte, lui aussi, un successeur de Balzac, du moins dans la peinture du versant des *Misères* (et non des *Splendeurs*), du sort du pauvre monde, des bottines délacées, des chaudières, domestiques illettrés, réalité *populaire*... Il résume ça à Van Rappard : « Il faut déjà remonter bien loin pour retrouver l'époque de Balzac et de Dickens, et celle de Gavarni et de Millet. Car, s'il n'y a pas très longtemps que ces hommes ont disparu, il y a déjà longtemps qu'ils ont débuté et, depuis lors, bien des changements sont intervenus qui, à mon avis, ne sont guère des progrès. »

Qui était le chevalier Anthon G. A. Van Rappard, l'un des rares correspondants de Van Gogh ? Né à Zeist aux Pays-Bas en 1846, cet

homme, qui serait oublié s'il n'avait pas conservé ces lettres que le peintre des *Tournesols* lui envoya durant cinq ans de 1881 à 1885, avait au demeurant tout pour déplaire à Van Gogh et pourtant, avant la rupture artistique qui se concrétisera rudement autour de ses *Managers de pommes de terre* que Van Rappard ose critiquer de bonne foi, écrivant que « du travail de ce genre-là n'est pas sérieux » (Van Gogh lui retourne aussitôt sa lettre !), il fut le seul ami parmi ses compatriotes néerlandais, hormis son cher Théo, qui, lui, fut plus qu'un ami et plus qu'un frère... Van Rappard était un aristocrate, gentilhomme riche, élève assidu de l'Académie de Bruxelles puis de celle d'Amsterdam, tout pour ne pas faire la paire avec le vagabond loqueteux qu'était Vincent, mais c'était un peintre *sérieux* (qualité si importante aux yeux de Van Gogh) qui puisait son inspiration dans la vie des chaumières, le travail des ouvriers. Un peintre *sérieux* (entendons *honnête*), comme le dit Vincent à son frère Théo qui le lui a présenté à Bruxelles, Van Gogh revenant du Borinage, Van Rappard usant les tabourets de l'Académie belge... Ils ont alors 28 et 35 ans.

Vincent à Théo le premier novembre 1880 : « Je suis allé voir monsieur Van Rappard, qui habite pour le moment au no 6 de la rue Traversière, et j'ai bavardé avec lui. Il fait bonne impression. De son œuvre, je n'ai vu que quelques petits paysages dessinés à la plume. Mais il est assez richement installé et je ne sais s'il est bien l'homme avec lequel je pourrais cohabiter, eu égard à la question financière. Mais je retournerai le voir. L'impression qu'il a produite sur moi, c'est qu'il est *sérieux*. » Le *sérieux*, ce *sérieux* en art qu'il reconnaît chez Van Rappard, c'est ce qui fait que Van Gogh va entreprendre de raisonner son ami de la haute, il va se familiariser avec lui et l'enjoindre de « fuir l'académisme et les honneurs », de choisir « la solitude et l'humilité ». Être solidaire de ses sujets. Il ne cessera de le lui dire, dans des lettres ferventes (Van Gogh est un vif et franc épistolier, ses lettres sont *vraies*, sans souci de parade, avec comme grande préoccupation non pas la réussite mais le travail), des lettres fraternelles, inspirées (« Ce qui subsistera en moi, c'est un peu de la poésie austère de la bruyère véritable »). Les lettres d'un peintre de génie qui demeura ignoré, incompris, invendu... Personne, de son vivant, n'aura accordé la moindre importance à son œuvre.

Son amitié affectueuse va jusqu'à le faire se réjouir lorsqu'il apprend que l'association Arti a refusé une toile à Van Rappard : « Je vous félicite de leur refus », lui écrit-il en 1882, se livrant dans une lettre non datée, mais si importante sur son attitude face à ce que

l'on appelle le *succès* : « Je ne puis vous dire que j'ai fait pour ma part la même expérience, pour la bonne raison qu'il ne m'est jamais venu à l'esprit d'exposer. Je n'ai pas la moindre envie d'exposer. Il m'arrive de temps à autre de désirer que l'un ou l'autre de mes amis vienne jeter un coup d'œil dans mon atelier; il est fort rare qu'il en vienne un, mais je n'ai jamais eu, et je crois d'ailleurs que je n'aurai jamais envie de demander au public de venir voir mon œuvre. Qu'on l'apprecie ne me laisse pas indifférent, mais il faut qu'on le fasse sans bruit; ce que j'estime la chose la moins enviable au monde, c'est une certaine forme de popularité. »

Dans ces lettres à un aîné, un peintre *local*, Vincent Van Gogh apparaît vraiment comme le type qui ne lâchera pas, le type qui peint furieusement et pour qui une galoche à dessiner est plus importante qu'une vie à réussir. À la correspondance énorme et pathétique avec son frère Théo s'ajoute cette correspondance courte et pratique, technique (un peintre parle à un peintre), dans laquelle on sent comment cet homme n'a jamais, sinon à la fin dans un champ ensoleillé d'Auvers-sur-Oise, connu le découragement et encore moins la résignation. Il aimait : « Un homme qui se soucie peu d'aimer ce qu'il aime se coule lui-même », écrit-il à Van Rappard. Il aimait. Le 23 novembre 1881 : « Mon dogme : Hommes, aimons ce que nous aimons. » La nature. Les choses. L'automne. L'enfant de son frère. Comment les femmes du Borinage portent leurs sacs. Les vieux de la vieille, leurs *figures*. Les nuits étoilées. Les mangeurs de pommes de terre. Une église. Une sécherie de poissons. La bruyère. Une ruelle de La Haye. « Je vis pour peindre et non, en premier lieu, pour maintenir mon corps en bonne santé », écrit-il en 1883, sans date...

Dans *Illusions perdues*, l'écrivain Daniel d'Arthez (celui que Lucien aurait dû écouter plutôt que de se laisser mener par le dévergondé Étienne Lousteau) dit au jeune Rubempré, citant Buffon, que, « le génie, c'est la patience », la patience étant ce qui, chez l'homme, lui dit-il, « ressemble le plus au procédé que la nature emploie dans ses créations ». Claudel, plus tard, dira que le génie est une longue patience...

Jamais résigné, Vincent. Jamais ne cédera-t-il à cette « bête noire » qu'est « la bêtise », ce monstre menant à la renonciation. C'est ça qu'il martèle dans ses lettres, pour lui autant qu'à l'intention de Van Rappard, qui n'en semble pas menacé. La résignation, pour lui, elle aura, le temps venu, la forme d'un revolver qu'on retourne vers sa poitrine par un bel après-midi. Celui qui se révolvérise dans

un champ de tournesols du Val-d'Oise ne s'est jamais résigné. Il se retire. Il s'enlève. Du paysage. Il met fin. À sa vie. Il part. Sans se retourner. Sinon sa patience s'userait. C'est un corbeau qui s'envole d'un champ de blé...

Presque toutes ses lettres à Van Rappard se terminent par « t. à t. », pour « tout à toi ». Et c'est ainsi, aussi, que se termine dans *Illusions perdues* la lettre que Lucien de Rubempré envoie depuis Angoulême à Étienne Lousteau, ce journaliste parisien qui l'a trahi, mais à qui, dans la misère honteuse de son retour en province, il demande de lui acheter des fringues chic, redingote, gilets, cravates de fantaisie, etc. : « Tout à toi, Lucien de R. » Mais Lucien de Rubempré est l'absolu contraire de Vincent Van Gogh. Il n'aime que lui. Van Gogh n'aimait que les autres. Avec *sérieux*. Tout à eux. Sans bruit.

Avait-il lu *Le chef-d'œuvre inconnu*, paru en 1831 ? Balzac y dépeint un atelier de peintre (quai des Grands-Augustins, un siècle avant que le jeune Picasso ne s'y installe) comme Van Gogh n'aurait jamais pu imaginer en avoir un à lui. S'il l'a lu, faisait-il sien le rêve de perfection de Frenhofer avec sa « Belle Noiseuse », tableau sur lequel le vieux maître travaillait depuis dix ans et qui devint soudain, grâce à l'énergie créatrice provoquée par la beauté d'un modèle que Poussin lui a présenté (c'est la femme que Nicolas aime), une apothéose picturale incompréhensible, un bout de pied nu qu'on distingue au coin de la toile dans l'ensemble d'un brouillard informe ? Van Gogh n'est pas devenu fou, n'a rien détruit, n'a rien demandé à personne (sauf des sous à son frère), et il trouvait que, dans l'œuvre « plastique » du grand écrivain français, comme il l'écrit à Van Rappard en 1883, les « peintres dans Balzac sont des personnages lourds et ennuyeux »... Dans la même lettre, alors qu'il vient de lire *Mes haines* de Zola, il ajoute : « Zola a ceci de commun avec Balzac qu'il ne comprend pas grand-chose à la peinture »... De Claude Lantier du *Ventre de Paris* et de Laurent, l'amant de *Thérèse Raquin*, Van Gogh écrit : « [...] ce sont des ombres falotes de Manet, des espèces d'impressionnistes. Enfin... »